

LE SPECTATEUR

DE

L'ORIENT.

Livr. 4. — 10 (22) Octobre 1853.

Quelques considérations sur l'histoire de l'empire ottoman.

Il y a dans l'histoire de l'orient, pendant les quatre derniers siècles, certains faits qui ne paraissent pas avoir été suffisamment appréciés; rien cependant ne saurait mieux servir à éclairer la situation actuelle que l'étude des événements dont elle a été, pour ainsi dire, la conclusion nécessaire et inévitable.

On sait comment l'institution des janissaires, cette élite de l'armée des musulmans aux temps de leur grandeur, fut établie sur la base infernale d'une triple apostasie: apostasie de la patrie, de la famille, de la religion. Ce projet, profondément calculé, fut conçu en 1328, sous Urchan, par Kara Chalil Tschendereli, alors prévôt de l'armée, plus tard grand vesir de l'empire. Le mot du prophète que

*tout nouveau-né apporte avec lui dans le monde le germe de l'islamisme, y servit de prétexte. On décréta qu'un nombre considérable d'enfants serait périodiquement enlevé aux familles des sujets chrétiens et que ces enfants, convertis à l'islamisme et dressés aux exercices militaires, serviraient au recrutement d'une troupe choisie, devenue bientôt célèbre sous le nom de *jeni tscheri*. Cet impôt d'âmes a été prélevé, sans interruption, pendant plus de trois cents ans; tombé en désuétude un peu avant le milieu du dix-septième siècle, il ne fut aboli définitivement que sous le règne de Mohammed IV, 1648—1687, le gouvernement turc ayant alors trouvé plus avantageux de pourvoir au remplacement des janissaires, par l'enrôlement de leurs propres enfans. (Geschichte des Osmanischen Reiches, durch Joseph von Hammer, vol. 4, pag. 90—94. Die serbische Revolution, von Léopold Ranke, pag. 239—240.) C'est aussi depuis lors, observe M. de Hammer, que date la décadence progressive de cette masse, dont le moral et le dévouement étaient autrefois à toute épreuve. Au lieu d'une troupe magnifique sur les champs de bataille, devenus une bande de mutins, après avoir été le principal mobile de la puissance ottomane, ne servant plus, par leur esprit de sédition et d'indiscipline, qu'à entretenir de continuelles et sanglantes émeutes, les janissaires allèrent finir obscurément et misérablement leur carrière dans le massacre général de 1826. Quant aux raisons qui avaient amené cette triste transformation, les Turcs eux-mêmes étaient de l'avis de M. de Hammer; et ils allaient encore plus loin, puisqu'au commencement du dix-huitième siècle, en 1703, le grand vesir attribuait l'affaiblissement de l'empire en général, à l'abolition de l'impôt des enfans*

chrétiens. On fit alors un dernier effort pour le remettre en vigueur; heureusement l'essai ne réussit pas. (Ham. vol. 7, p. 91 et 92, 555 et 556).

Arrêtons-nous un moment devant ce phénomène instructif de l'histoire ottomane. Le corps des janissaires résume, pour ainsi dire, en lui toutes les gloires et toutes les misères des Osmanlis; les vicissitudes de ses destinées, combinées avec les modifications apportées à sa composition, nous donnent la clef de cette faiblesse des Turcs, qui semble plus compromettante pour le repos du monde, que ne l'est d'ordinaire la puissance des empires. Tant que le corps des janissaires se recruta de sang chrétien, il fut redoutable; aussitôt qu'on voulut y appeler leurs propres enfans, il ne fit que déchoir. Les janissaires du dix-huitième et du dix-neuvième siècle descendaient cependant de chrétiens; mais plus le sang chrétien s'éloignait de sa source et plus il subissait une funeste altération.

Du reste, ce ne fut pas le corps des janissaires seulement qui se forma de la sorte jusqu'au dix-septième siècle; la population musulmane tout entière ne cessa de s'accroître, pendant tout ce temps, par des conversions de chrétiens, exécutées sur de très grandes proportions avec une rigidité impitoyable. Les douze à quinze millions d'Osmanlis actuellement existants, sont loin de tirer leur origine des quatre cents familles qu'Ertoghroul amena avec lui lors de son immigration dans l'Asie antérieure; la petite colonie guerrière, tout en s'amalgamant avec les Seldjouks et les Turcomans, d'ailleurs peu nombreux, qu'elle y trouva précédemment établis, se multiplia surtout en imposant ses croyances et son nom aux chrétiens vaincus. Dans la seconde moitié du quinzième siècle, telle

était déjà la multitude des prosélytes musulmans en Romélie, qu'il s'en suivit un grand relâchement dans l'exercice des pratiques religieuses de l'islamisme. (Hammer, vol. 2, p. 147). Des populations entières, obligées, du quinzième au dix-septième siècle, d'abjurer la religion chrétienne, ont pu conserver certaines qualités nationales, qui font reconnaître, encore aujourd'hui, la différence de leur origine; les Bosniaques et les Albanais en sont des exemples frappants. Le triage des Grecs, qui ont eu à subir le même malheur, n'est pas aussi facile à opérer, ceux-ci ne formant pas, comme les Slaves et les Illyriens, des groupes séparés. Répandus sur toute la surface du pays dont ils avaient formé la race prépondérante, ils expièrent ce privilège en se trouvant plus directement en contact avec les Musulmans, qui se présentèrent également partout en leur qualité de nouveaux maîtres de l'empire; delà pour les Grecs, le préjudice d'une absorption moins incomplète, aussitôt que la différence religieuse était mise de côté. Il ne faut pas cependant croire qu'il y eut fusion des deux éléments au point de faire disparaître tout vestige de leur accouplement forcé. En Europe, dans les îles et sur le littoral asiatique, beaucoup d'Osmanlis ne parlent encore que le grec, comme pour proclamer leur véritable extraction. D'autres, et le nombre en est considérable, n'ont jamais cessé de professer en secret la religion chrétienne. On trouve enfin, dans l'intérieur de l'Asie, des territoires chrétiens où le service divin est célébré en turc; monument criant de la violence qui a flétri la conquête, puisque, selon une tradition épouvantable, les Turcs, pour mieux dompter dans ce pays la conscience des vaincus, leur avaient arraché l'organe de la parole; ce qui

fit que les générations suivantes perdirent l'usage de la langue grecque, quoiqu'elles n'en fussent pas moins restées fidèles à la foi de leurs pères.

C'est une grande erreur, a dit M. Léopold Ranke (dans son ouvrage déjà cité, p. 233), que de considérer les Turcs actuels comme un peuple venu du dehors. La remarque est tellement judicieuse, que les Turcs eux-mêmes semblent en proclamer la vérité, en préférant la dénomination de musulmans ou d'osmanlis à celle qui indique leur origine nationale. Au lieu de constituer une nationalité à part, une nationalité turque, dont ils repoussent même la qualification comme une injure, ils forment plutôt une agglomération soit de croyants (musulmans) soit de sujets portant le nom du fondateur de la dynastie à laquelle ils obéissent (osmanlis), agglomération qui a eu pour premier instrument, la violence, et pour dernier résultat, la démoralisation.

Nous avons vu à l'aide de quels moyens se créa le peuple Turc; les résultats qui ont marqué la fusion, ou plutôt la confusion d'éléments à laquelle l'empire ottoman a abouti après cinq siècles de travaux, ne sont pas moins curieux à étudier. Il est arrivé à la race musulmane en général, ce que nous avons déjà constaté pour le corps des janissaires en particulier: elle fut puissante aussi longtemps qu'elle se retrempa dans le sang chrétien, en s'appropriant, par des conversions à l'islamisme, de grandes masses grecques, albanaises, slaves ou bulgares, mais dès que, obligée d'embrasser une politique moins violente, elle renonça à cette confiscation systématique de populations entières, on la voit se dépouiller peu à peu de son énergie et de sa vigueur. Ce revirement dans la conduite

du gouvernement ottoman eut lieu vers la fin du dix-septième siècle, par suite du premier *nisami dschedid* du célèbre Moustafa Köprili; époque à laquelle se rapporte aussi la modification du recrutement des janissaires. Arrivé à ce point de son pénible récit, M. de Hammer ne peut s'empêcher de pousser un soupir de contentement à l'idée qu'auteur et lecteur vont enfin entrer dans une période moins tachée de sang, moins riche en horreurs que les époques précédentes, mais en même temps, il est obligé d'avouer que c'est précisément le point de départ de la décadence définitive de l'empire, décadence solennellement constatée par la paix de Carlowitz. (Vol. 5, p. 677. Vol. 6, p. 1 et suiv.)

La double conclusion à tirer de ces faits est on ne peut plus féconde en enseignements pratiques. D'un côté, il en résulte que ce qu'on appelle la race turque a prospéré autrefois, non pas en vertu de ses propres qualités, mais par le génie et la valeur des races chrétiennes qu'elle ne cessa de violenter jusqu'à la fin du dix-septième siècle pour se les approprier; d'un autre côté il s'ensuit que le sang chrétien, tout en prêtant à la race turque une vitalité incontestable, ne conservait sa vigueur, dans cette union monstrueuse, que pour un espace de temps fort borné; comme s'il était exposé à une action délétère, ce sang généreux même ne tardait pas à se corrompre au bout de deux ou trois générations. Les eaux bienfaisantes du Jourdain allant se perdre dans la mer Morte, dans cette mer, qui ne peut nourrir aucun être vivant, au dessus de laquelle l'oiseau n'ose déployer son aile rapide, et dont les environs ne présentent nulle trace de végétation, tel est à peu près l'image du sort des chré-

tiens qui, ayant embrassé l'islamisme, se confondirent dans la race turque.

Est-ce à l'islamisme qu'on doit attribuer cette funeste impuissance morale? Est-ce dans le caractère primitif de la race turque qu'il faut chercher cette fatale aptitude de frapper de stérilité tout ce qu'elle touche? L'examen de ces questions nous menerait trop loin. Contentons-nous d'établir le fait dans sa pénible réalité, et après en avoir tracé les contours généraux, entrons aussi dans quelques détails qui serviront à le dessiner plus nettement.

Les plus grands ministres, les plus habiles généraux, les administrateurs les plus distingués de l'empire, ont été tous, ou à peu près tous, chrétiens de naissance; la race turque ne contribua à la gloire de son nom ou à la vigueur de son gouvernement, que pour une part relativement très faible; encore ne faut-il pas oublier que quant aux dignitaires de naissance turque eux-mêmes, il n'y aurait qu'à remonter un peu le cours des générations, pour leur trouver une origine ou chrétienne ou tout au moins persane.

Pour prouver ce que nous venons d'avancer, dans toute son étendue, il nous faudrait écrire des volumes. Obligés de resserrer le cadre de cette discussion, nous nous bornerons à jeter un coup d'œil rapide sur la liste des grands vesirs, dont le poste, en leur qualité de chefs suprêmes de l'état, devait être particulièrement réservé à la race dominante. Partons du règne de Mohammed II; c'est l'époque où, par la prise de Constantinople, l'empire turc complète son établissement en Europe. Des cinq grands vesirs du conquérant, quatre furent chrétiens de naissance. Mahmoud-pascha, si renommé pour son humanité, le premier grand

vesir qui laissa des monuments durables de son amour pour les sciences et pour les institutions pacifiques, était fils d'un Grec; il avait été dans sa jeunesse converti de vive force à l'islamisme; il occupa à deux reprises la plus haute dignité de l'état. Son successeur Roum Mohammed pascha fut également un Grec; tandis que Ischakpascha et Kedük Achmetpascha étaient d'origine illyrienne. (Hammer, vol. 2, p. 13, 88—90, 123).

Sous Bajesid II, nous retrouvons l'illyrien Ischakpascha occupant une seconde fois le poste de grand vesir; son successeur Daoudpascha, était également illyrien de naissance. Hersek Achmetpascha, qui prit les sceaux après lui, et qui fut élevé à cette dignité trois fois sous Bajesid II et une quatrième fois sous Selim I, était fils du prince ou duc de l'Herzegovine Etienne Cossowitsch; aussi le surnommait-on Herzegoglou, ou fils du duc. Mesihpascha, l'impétueux commandant du siège de Rhodes et peu après grand vesir, appartenait très probablement à l'illustre et infortunée famille des Paléologues; enfin Kodscha Moustafapascha était assurément Grec de naissance. (Ham. Vol. 2, p. 384, 577, 674. Ranke, ouvr. cité, p. 231—232).

Mais nous voici arrivés au règne de Souleïman le magnifique, au point culminant de la gloire et de la puissance de l'empire ottoman. Sur les neuf grands vesirs de cette époque, huit furent chrétiens de naissance. Ibrahimpascha, l'ami intime du grand homme, le premier grand vesir nommé par lui, le pacificateur de l'Égypte, était fils d'un marin grec de Parga. Son successeur Ajaspascha, un illyrien (albanais), ainsi que Lutspascha qui fut élevé après lui à la même dignité. Il remit le sceaux au grec Souleïmanpascha; celui-ci eut à son tour pour successeur

le croate Roustempascha, qui occupa deux fois le poste le plus élevé de l'empire. Dans l'intervalle l'empire fut gouverné par l'illyrien Achmetpascha; Alipacha, nommé après le second vesirat de Roustem et dont l'affabilité et le désintéressement laissèrent un nom si honorable dans les annales ottomanes, était fils d'un renégat dalmate; enfin Mohammed Sokolli ou Sokolowitsch, le dernier grand vesir de Souleïman I, le plus grand premier ministre que l'empire turc ait produit, qui tint d'une main aussi forte que prudente les rênes de l'état pendant quatorze ans consécutifs, et qui put, sous le règne de Selim II, fils peu digne de son père, soutenir l'empire à cette hauteur où l'avait élevé le génie de Souleïman, Mohammed Sokolli était un slave de Bosnie. La famille des Sokolowitsch s'est conservée jusqu'à nos jours, et se glorifie, à bon droit, de cette brillante illustration.

Nous ne pouvons nous empêcher de sortir ici, pour un moment, des limites que nous nous sommes tracées, en citant une foule d'autres dignitaires des deux règnes de Souleïman et de Selim, tout aussi étrangers à la race turque que les grands vesirs: Pertewpascha, les Hersekoghli, les Dukaginoghli, tous originaires de l'Herzegovine; les albanais ou croates, Sinan, frère de Roustem, Terhadpascha, Achmetpascha, Daoudpascha, ainsi que le conquérant de l'Yemen, Sinanpacha. La Bosnie avait vu naître, outre le grand Sokolli, le vesir Moustafapascha, Khosrewpascha, la famille des Jahjaoghli, Sailak Moustaphapascha, Sal Mohammedpascha; le conquérant de Chypre Lala Moustaphapacha, le gouverneur d'Égypte Maktoul Mohammedbey, Baltadschi Achmetpascha, Djenabi Achmetpascha et Ssofi Alipascha, gouverneur d'Égypte, mort devant Szi-

geth. Hasanpascha, le gouverneur de l'Yemen, et l'eunuque Dschaferpascha étaient nés en Russie. N'oublions pas aussi les corsaires et amiraux ottomans: Salihpascha était d'origine grecque et né dans un village de la plaine de Troie; Pialepascha était hongrois ou croate, Kilidsch-Ali, calabrais, et le si fameux Barberousse, originaire de la Grèce. « Si donc, observe M. de Hammer, la puissance ottomane foula aux pieds tant de nations, ce résultat ne doit pas être attribué au caractère indolent et grossier de la race turque, mais à l'esprit de finesse et d'adresse qui distinguent les peuples grecs et slaves, à l'intrépidité des Albanais et des Dalmates, à la persévérance des Bosniens et des Croates, en un mot à la valeur et aux talents des habitans mêmes des pays conquis. » (Vol. 3. p. 31, 268, 280, 387, 406, 614. Vol. 4, p. 79.)

Au commencement du règne de Mourad III, 1574, successeur de Selim II, le poste de premier vesir était encore occupé par Sokolli; le hongrois Pialé, que nous avons déjà mentionné, remplissait les fonctions de second vesir; le troisième, Achmet, était un stirien; le quatrième, Mahmoud, un carniolien, de Laybach, le Beglerbey du Romélie, Siawousch, un esclavon ou croate de Canischa; Capitanpascha était ce calabrais Kilidsch-Ali, que nous avons cité plus haut; l'aga des janissaires, Cicala, était un Génois; Welzer, le chef du harem, un carinthien; Mahmoud Schärtlin, Hanns Ferber et Martin Oswald, tous Allemands, étaient, les deux premiers, écuyers tranchants, le troisième, fourrier; parmi les tschaouschs, il y avait un baron Cammacher de carinthie; enfin on voyait, non sans étonnement, briller au milieu des Mamelouks, un pasteur arien, Adam Neuser. En donnant cette

liste bigarrée, M. de Hammer fait la remarque curieuse que les emplois supérieurs qui, dans la période précédente, furent occupés principalement par des Grecs, étaient maintenant accordés pour la plupart à des sujets de l'empereur des Romains. (Vol. 4, p. 25—26). Mais revenons aux grands vesirs.

Achmetpascha, successeur de Socolli, était albanais de naissance. Les sceaux furent donnés après lui à Sinanpascha, le conquérant déjà nommé de l'Yemen et de Tunis; cet albanais occupa à cinq reprises le premier poste de l'état, trois fois sous Mourad III et deux fois sous Mohammed III. Lors de sa première retraite, il céda son poste à l'esclavon Siawousch, qui parvint trois fois à la dignité de grand vesir, sous Mourad III. Cicala Sinanpascha, grand vesir sous Mohammed III, était un renégat d'Ancône; Nassoubpascha, grand vesir sous Achmet I, eut pour père un prêtre grec; Chalilpascha, grand vesir à deux reprises, d'abord sous Achmet et sous le premier règne de son successeur Moustafa I, et ensuite sous Mourad IV, était un arménien; Housseinpascha, sous Osman II, un albanais, ainsi que Mere Housseinpascha, deux fois grand vesir sous le second règne de Moustafa I. (Ham. vol. 4, p. 79, 85, 23), 258, 271, 471 478, 523, 559.)

En général, c'était une maxime d'état à cette époque chez les osmanlis, qu'il fallait être fils de chrétien pour parvenir aux plus hautes dignités de l'empire. (Hammer, Vol. 4, p. 100).

Aussi croyons-nous peu utile de poursuivre pas à pas cette sèche nomenclature, pour établir la vérité d'un fait dont les preuves se retrouvent à chaque page des annales ottomanes. Des 72 grands vesirs qui ont gouverné l'em-

pire depuis son premier établissement, au commencement du quatorzième siècle, jusqu'à l'avènement de Mourad IV, 1623, nous en avons cité les principaux, au nombre de plus de 40, dont l'origine chrétienne est positivement constatée. Si nous ne craignons pas de lasser la patience du lecteur, nous aurions pu grossir notre liste de bien d'autres noms, également étrangers à la race turque. La période suivante présente la répétition du même fait. On n'a qu'à ouvrir au hasard l'ouvrage de M. de Hammer, du V au VIII volume, pour s'en convaincre. Chosrewpascha, le successeur de l'arménien Chalil, était un slave de Bosnie, ainsi que le grand vesir Redschebpascha, principal promoteur et principale victime de la terrible révolte de 1632, dont un des premiers chefs était le grec Roum Mohammed. Les sceaux furent alors donnés à l'Albanais Tabanijassi Mohammed. Cara Moustapha, le dernier grand vesir de Mourad IV, était également un albanais, de même que Tarchoundschi Achmetpascha, grand vesir sous Mohammed IV. (Ham. Vol. 5, p. 79, 140, 143, 330, 569).

L'illustre famille des Köprili donna à l'empire cinq grands vesirs, de 1656 à 1710; tous furent des hommes supérieurs et répandirent une nouvelle et dernière illustration sur cet empire qui, depuis ce temps, n'a plus revu des jours de gloire. L'un des Köprili, celui qui, ayant pris les sceaux à l'âge de 24 ans, les garda sans interruption pendant 15 années, jusqu'à sa mort, le conquérant de Candie, l'ami de Panajoti Nicoussi, dont il devina et employa le génie, le jeune et brillant Achmet a pu même rivaliser de réputation avec l'incomparable Sokolli; s'il doit céder à celui-ci le premier pas, à son

tour il n'a pas son égal parmi tous les autres grands vesirs. Eh bien, la famille des Köprili, selon de la Croix, Vigneau, Ranke, Salvandy, était grecque; d'autres lui donnent une origine serbe; M. de Hammer la dit albanaise; on a même été jusqu'à assurer que le premier des Köprili, le vieux et terrible Mohammed était un Français. Ce qui est hors de doute, c'est que ces derniers restaurateurs de l'empire n'appartenaient point à la race turque.

Après comme avant les Köprili, on voit les osmanlis persistant à ne confier d'ordinaire le gouvernail de l'état, qu'à des premiers ministres d'origine étrangère. Souleïman et Siawousch, grands vesirs sous Mohammed IV, étaient l'un serbe, l'autre albanais; Daltaban Moustaphapascha, sous Moustapha II, était aussi d'origine serbe. Pendant le règne d'Achmet III, nous trouvons au premier poste de l'état deux Grecs, Damad Hasanpascha, et Tschorlili Alipascha, l'un célèbre pour l'élévation de son caractère, natif de Morée, l'autre, originaire de Thrace; plus, un Russe, Nischandschi Achmetpascha, et un albanais, Chalilpascha. Sous le règne de Mahmoud I, au milieu presque du dix-huitième siècle, le grand vesir Ibrahimpascha Kabakoulak était fils d'un raja de Karahissar, son successeur Topal Osmanpascha, renommé pour la noblesse de ses sentiments et qui tomba sur le champ de bataille, en 1733, dans la guerre contre les Perses, était un Grec de Morée; Ismaïlpascha, autre grand vesir du même règne, était un Georgien, et ainsi de suite.

N'oublions pas de noter que, depuis la fin du dix-septième siècle, où la domination turque cessa de renouveler ses forces par des conversions en masse de rajass, les candidatures des renégats étant devenues de moins en moins

nombreuses, le gouvernement ottoman s'est vu obligé d'appeler aux affaires l'élément chrétien, et surtout l'élément grec, en lui laissant son caractère national. C'est ainsi que, à partir du règne de Mohammed IV et jusqu'en 1821, les chrétiens, tout en conservant leur religion et leur nationalité, ont pris une part de plus en plus active, soit à la direction de la politique extérieure, soit à l'administration intérieure de l'état. L'élément chrétien a donc exercé, durant cette dernière période, une double action sur le sort de l'empire: l'une qui a été de tout temps, sous la domination turque, le privilège des races conquises, aussitôt qu'elles passaient à l'islamisme et qui, ayant lieu par ce détour, peut-être appelée indirecte; l'autre, qui datant seulement de la fin du dix-septième siècle, était une action directe et immédiate de l'élément chrétien. Or, la première, par l'épuisement même de son fonds, allait toujours en s'affaiblissant; la seconde ne pouvait naturellement être en tout et par tout sincère, puisque les chrétiens, privés de tout droit et exposés à toutes les chances d'un stupide arbitraire, n'avaient que trop de raisons pour considérer la souveraineté turque comme étrangère, hostile et tyrannique; de là, la situation infime à laquelle l'empire est descendu peu à peu jusqu'à la veille de la révolution grecque. Nous n'avons pas besoin de rappeler ce que cette situation est devenue depuis que, pour la première fois, il y a trente ans, les Turcs élevèrent la prétention, inouïe dans leur histoire, de gouverner l'empire tout-à-fait par eux-mêmes.

Comment veut-on en effet que les Turcs fassent à toute force aujourd'hui, ce qu'ils n'ont jamais pu faire? Comment croire qu'ils pourront, à l'avenir, administrer et défendre l'état, tandis qu'il est notoire que de tout temps,

l'esprit des races chrétiennes le gouverna à l'intérieur, quand le sang chrétien l'illustrait sur les champs de bataille? Ne voit-on pas qu'au moment où nous écrivons, on a été obligé de confier à des étrangers toutes les places d'officiers généraux et supérieurs de l'armée de Bulgarie? Quelques renégats de fortune ne pourront certainement pas remplacer ces grandes conversions en masse qui donnaient périodiquement une vie nouvelle à l'inertie ottomane; l'armée qu'ils commandent, ne servira qu'à épuiser les dernières ressources financières de l'état, sans lui épargner la nécessité de subir la loi de son puissant voisin. Mais le fait en lui même peut servir de corollaire à tout ce que nous avons déjà dit sur l'impuissance morale des Turcs.

Ainsi, les misères du temps présent, comme les gloires du temps passé, se réunissent pour établir cette grande vérité que, puisqu'on ne peut plus revenir aux conversions en masse, il n'y a qu'un seul moyen de conserver un grand empire en Orient, c'est d'en remettre les destinées aux mains des populations chrétiennes. Quelques soient les difficultés que présente le dénoûment de ce problème, il est urgent de les aborder; tout retard, toute hésitation dans l'accomplissement d'une réforme salutaire, ne fait qu'ajouter une nouvelle chance à toutes celles qui, depuis longtemps, préparent une funeste dissolution. P.



Réflexions supplémentaires.

(V. les Livr. Nos. 1. et 3. p. 15 et 80.)

M. Saint Marc Girardin, en rendant compte dans les Débats du 26 juillet du mémoire que nous avons publié dans deux de nos premiers numéros, a cru indispensable de prévenir, par un préambule, le lecteur de l'Europe occidentale, de la position singulière de l'opinion en Orient, opinion qui a pu nous dicter nos réflexions, et qui, il faut bien l'avouer, préside en général à la rédaction du *Spectateur*. Nous ne comprenons malheureusement que trop bien ses raisons, et nous regardons avec envie les peuples fortunés de la terre, qui ont besoin qu'on leur explique ce phénomène étonnant d'une nation en Europe, moins préoccupée des progrès de l'industrie et des merveilles de la science, que des intérêts de son indépendance et de sa religion, moins sensible aux émotions de hausse et de baisse, qu'aux dangers qui menacent son existence. Ces superbes conquêtes de la civilisation, la Grèce est aussi faite pour les apprécier; il fut même un temps où elle se vantait d'en avoir doté l'univers. Aujourd'hui encore, sa lutte héroïque et désespérée, ainsi que les pas généreux que sa fraction émancipée a faits dans la voie de la régénération, prouvent qu'elle n'a pas perdu le sens moral du grand et du beau, et sont une garantie de ce qu'elle serait appelée à faire sous des auspices plus favorables. Mais les progrès qui honorent l'esprit et qui enrichissent les peuples, sont le fruit doré qui ne mûrit qu'au soleil de la liberté. On ne s'occupe d'embellir la vie qu'après l'a-

voir mise à l'abri, elle, et le culte qui est le centre de la vie nationale. Avant de marcher, on veut sentir que la terre ne manque pas sous ses pieds, que le ciel ne croule pas sur sa tête. Ceux qui vivent dans un milieu de liberté et de respect des personnes, des propriétés et des croyances, peuvent peut-être méconnaître la valeur de ces biens pour les chrétiens de l'Orient, comme il nous arrive d'oublier quel trésor inappréciable serait l'atmosphère qui nous baigne, pour les malheureux privés d'air et de lumière?

Mais nous sentons que nous n'aurions aucun droit de parler ainsi, s'il y avait dans nos précédentes assertions ce que M. S^t Marc Girardin y a cru voir, la preuve que *les Chrétiens ne subissent pas en Turquie une oppression intolérable, qu'il faille détruire à tout prix*. Si nous l'avons dit, c'est que nous nous serons mal exprimés. L'oppression y est bien réelle; elle est écrasante, partant de tous les points, agissant sur les masses comme sur les individus, flétrissant les qualités d'un peuple noblement doué, changeant en désert la plus belle contrée de l'Europe. Il n'y a pas longtemps encore, lorsque la Turquie était en pleine jouissance de son indépendance, le sang coulait à flots, les massacres officiels, par centaines et par milliers, se faisaient sur un signe de tête, la distinction était un danger, la richesse un crime puni de tortures, de confiscation et de mort; et la double population de l'empire se divisait en bourreaux et en victimes. A Constantinople, et dans les autres grandes villes de l'empire, pas une famille des classes supérieures qui n'ait vu plusieurs de ses membres périr par la hache ou par la corde. Chacun pouvait raconter sa propre tragédie domestique. Celui qui écrit ces lignes compte deux de ses plus proches parents par-

mi les victimes de la tyrannie. Son oncle occupait à Constantinople un des postes les plus importants confiés aux Grecs. A une époque où la Turquie suivait le char de la politique russe, soupçonné d'être favorable aux intérêts de la France, il fut mandé à la Porte ; il s'y rendit sans défiance, croyant recevoir un ordre relatif à ses fonctions ; le lendemain sa femme, qui attendait son retour, reçut, qui l'entendra sans frémir ! . . . un sac contenant des lambeaux informes de chairs. C'était le corps de son époux coupé en morceaux ! Son grand-père périt dans les tortures parcequ'il possédait de grands biens en Thessalie.

Ces horreurs, commandées ou autorisées par le gouvernement, ont sans doute cessé depuis. La révolution grecque a appris aux Turcs que leurs sujets chrétiens, qui mouraient en martyrs, savaient aussi mourir en héros. De l'autre côté, l'Europe, dont cette révolution attira l'attention, fit comprendre à la Turquie qu'elle ne pourrait plus longtemps éloigner son heure fatale, si elle n'abandonnait des procédés qui exaspéraient ses peuples, et qui étaient odieux à tout le monde civilisé. La Russie enfin est venue lui imposer la modération et l'humanité, au bout de ses bayonnettes. Le Sultan Mahmoud, forcé d'adopter ce système, tout nouveau pour lui, y précluda par le massacre de soixante et dix mille janissaires. Son fils, nous nous faisons un devoir de justice de le répéter, y adhéra par disposition autant que par nécessité. Les chrétiens respirèrent, il leur fut permis de vivre, et aussitôt commença pour eux le progrès. Cela prouve seulement que le progrès est la condition de leur existence. La plante généreuse dévorée par le soleil du désert, est à peine sollicitée par une goutte de rosée, qu'elle commence à pousser ses

fleurs et à ouvrir ses bourgeons. Ce progrès tournera-t-il contre eux, et les privera-t-il du droit imprescriptible de tout homme et de toute nation, d'atteindre dans la liberté au développement le plus complet de leurs facultés ?

Mais voyons au reste quelle est la position actuelle des populations chrétiennes dans cette Turquie, que ses journaux mercénaires et quelques hommes d'état déçus, ont déclarée si propre à remplir tous les vœux de ses populations, et à satisfaire pleinement leurs amis et ceux de l'humanité. Le gouvernement de Constantinople a officiellement renoncé à la confiscation et à la mort arbitraires. Quelquefois même, sous la pression de la peur, il publie des Firmans pour recommander à ses gouverneurs et au peuple turc l'équité et la tolérance. Mais on sait ce que valent les Firmans en Turquie ; ils sont remplis de sentiments d'autant plus louables, qu'ordinairement ce ne sont pas les Turcs qui les rédigent, et que ceux qui les signent, comme ceux qui les reçoivent, savent très-bien qu'ils ne sont pas destinés à être pris au sérieux. Dans un pays où tout lien de subordination est relâché, le gouvernement n'a aucun moyen de faire le bien, ni d'exercer aucune protection efficace. La vie, l'honneur, la propriété des citoyens, sont à la merci de la cupidité des chefs, de la brutalité des soldats, de la barbarie et du fanatisme du peuple, du brigandage enfin qui se promène impuni, que les gouverneurs des provinces protègent par intérêt, que le gouvernement central tolère par impuissance. L'égalité devant la loi, consignée dans les *Tanzimats* et dans les *Hattsherifs*, est exercée de telle sorte, que le témoignage des chrétiens n'est pas admis devant les tribunaux ! En outre, l'accusation contre un chrétien d'avoir injurié le Prophète,

suffit pour le faire immédiatement incarcérer, et pour l'exposer aux plus cruels traitemens. Au lieu donc d'être protégés par la loi, ils en sont les Parias et les Ilôtes, devenant la proie et la victime de faux témoins, de l'iniquité et de la versalité des juges. On fait aussi grand bruit depuis quelque temps de la tolérance éclairée des Turcs, sans voir que c'est leur faiblesse qu'on qualifie de ce nom pompeux, que pour être sincèrement tolérants, les Turcs devraient vivre en trasgression flagrante de la principale loi du Prophète. Dès les premiers jours de la conquête, ils ont vu que, forcer leurs sujets à embrasser l'islamisme, c'était tenter l'impossible, réduire au désespoir un peuple de plusieurs millions, et voir peut-être l'Europe, oublieuse de ses discussions religieuses, s'armer pour la foi menacée. Ils se contentèrent d'arracher les enfans à leurs mères, de les élever dans la religion du coran, et d'en former cette milice formidable de renégats qui, sous le nom de janissaires, a été le plus terrible fléau des chrétiens. En même temps, les plus belles églises étaient profanées par le croissant; la religion chrétienne n'osait se montrer au grand jour; elle était exercée dans d'humbles cabanes; le son des cloches était et est encore interdit dans toute l'étendue de la Turquie. Rien n'est plus difficile et plus ruineux pour les communautés chrétiennes, que d'obtenir la permission d'élever une nouvelle église, ou de réparer celles qui tombent de vétusté. Ordinairement c'est par des sommes immenses et par l'influence étrangère, qu'elles réussissent à en arracher le firman. La conversion d'un ture au christianisme coûte presque toujours la vie à plusieurs chrétiens, qui sont supposés y avoir aidé; un chrétien devient au contraire musulman aussitôt qu'il en

a trois fois déclaré le désir, et malheur à quiconque chercherait à le ramener.

Voilà pour la tolérance. Du reste aucune administration communale, aucune initiative du gouvernement pour les améliorations matérielles, aucune sécurité, aucun système d'éducation organisée, aucun fonds pour les premiers besoins sociaux. Nous n'en faisons pas peser la responsabilité sur les Turcs, et ne demandons pas d'eux l'impossible. Prétendre qu'ils gouvernent selon les grands principes de l'évangile, c'est vouloir qu'ils cessent d'être Turcs, ou croire que l'évangile ne diffère du coran que par la forme. Nous tenons seulement à montrer que ce n'est pas là un sort qui puisse satisfaire un peuple né pour la civilisation, et qui a la conscience de ses droits. Il est bien vrai que leur marche graduelle, leur supériorité incontestable, méneront un jour les chrétiens de l'Orient à reconquérir l'indépendance et la souveraineté; mais cette marche est trop lente au gré de leur impatience, et comme ce jour n'arrivera jamais sans quelque secousse, ils croient qu'autant vaut qu'il soit déjà arrivé.

M. Saint-Marc Girardin appelle leurs espérances un roman; un roman, soit, mais un roman auquel il avoue donner toutes ses sympathies. Un empire chrétien à Constantinople, un empire Byzantin, avec les mœurs du moyen âge de moins, la tolérance la plus large et les lumières de plus, qu'il recevrait de l'Occident pour les refléter sur l'Orient, il y a là de quoi toucher un cœur et séduire un esprit comme celui de M. S^t Marc Girardin.

Un roman? non, rien que le dernier chapitre d'un roman, dont nous avons vu les premières parties se dérouler à nos yeux pleines de péripéties émouvantes ou

terribles, d'incidents palpitants d'intérêt, et de saisissantes surprises. Tantôt c'étaient mille scènes de carnage et d'extermination se combinant en une tragédie immense, tantôt, un peuple entier qui s'évanouissait de la terre dont il avait fait la gloire. Le monde en avait déjà fait son deuil, lorsqu'un nouveau chapitre commence. Le peuple oublié pousse au milieu de son agonie un cri de triomphe, s'élance aux applaudissemens de l'Europe étonnée, et renouvelle les exploits de Marathon et de Salamine. Des villes sont offertes en holocauste, des populations sont passées au fil de l'épée, des actes de dévouement sublime se croisent avec des orgies de cruautés sans nom, des bergers armés de leurs frondes, mais forts de leur foi en Dieu et de leur amour de la liberté, chassent devant eux les géans de l'Asie, et la Grèce de Thémistocle et de Platon, la Grèce des beaux rêves et des grands souvenirs, sort de ses cendres, semblable à l'oiseau de la fable, et relève sa tête ceinte d'un diadème.

Voilà jusqu'où le roman pourrait paraître hardi jusqu'à l'invraisemblance. Son dernier chapitre nous semble n'en contenir que le dénouement naturel. Lorsqu'après les vicissitudes par lesquelles elle a passé, la Turquie, rebelle à tous les efforts, se retire fatalement de la scène, lorsqu'on y a vu reparaître la Grèce, si nécessaire à l'équilibre européen, que si elle n'existait pas on eût dû l'inventer, rien ne ressemble moins à un fiction oiseuse, rien n'est plus conforme aux pratiques de la vie réelle et de l'histoire, que de substituer le peuple qui s'élève à celui qui s'en va.

Cette révolution sera-t-elle accomplie par un congrès européen? Nous n'en savons rien. Nous ne dirons pas si toutes les puissances de l'Europe réunies, et délibérant

sur les grands intérêts du monde, oseront faire ensemble ce que Napoléon a eu si souvent le courage de faire tout seul, coupant de son épée la carte de l'Europe au gré de son génie; mais nous maintenons que si elles ne le font pas, ce sera fait tôt ou tard par plus puissant qu'elles, par la force des choses. A



De l'Épire.

L'Épire ou basse Albanie est bornée au Nord par le fleuve Aoûs ou Voïoussa et une chaîne du Pinde appelée anciennement Lyngon, à l'Est par le Pinde qui la sépare de la Macédoine et de la Thessalie, au Sud par le golfe Ambracique et à l'Ouest par la mer Ionienne. Ses habitans, dont un sixième au plus professe le Mahométisme, issus de trois races différentes, la race grecque, la race albanaise, et la race vlaque ou zinzare, appartiennent incontestablement tous, par leur civilisation et par leurs mœurs, à la grande nationalité grecque.

Les chrétiens de race grecque forment plus des deux tiers de la population de l'Épire. C'était, avant la prise d'armes de 1821, avec les habitans des villes de Constantinople, de Chio et de Smyrne, la partie la plus civilisée de la race hellénique. Jannina, capitale de cette vaste province, était devenue, même avant le commencement du dernier siècle, un foyer de lumières et de civilisation. En effet, qui ne connaît les noms du célèbre Mélétius, de Côme Balanos, de Psalidas, cité avec respect par Lord Byron, de Villaras, de N. Doucas et de tant d'autres sa-

vans de cette ville ? Beaucoup de Grecs de Jannina avaient des relations commerciales avec Venise, florissante alors, et plusieurs d'entr'eux étaient arrivés à de hautes positions de fortune. Plus tard, il y en eut qui s'établirent en Autriche et surtout en Russie. La plupart des Grecs de *Nijna* qui, depuis Catherine II, jouissent de privilèges et de droits qui leur ont été accordés en Russie, sont de Jannina. Ces négocians, tout en acquérant des richesses considérables, ont toujours conservé la simplicité de leurs habitudes. Loin de dilapider leur fortune en constructions inutiles ou en objets de luxe, ou à mener une vie somptueuse, ils en consacraient la majeure partie à des institutions pieuses et à la fondation à Jannina, d'écoles pour l'entretien desquelles ils avaient déposé des fonds considérables à la *Zecca* de Venise. Ces fonds disparurent lors de la chute de cette République par suite de l'occupation française, et les Grecs de Jannina, établis à Moscou, nommément les frères Zossima, vinrent alors au secours des écoles publiques de leur ville natale.

Cette tendance généreuse et bienfaisante des riches de Jannina excita une vive émulation parmi les Epirotes; la tyrannie d'Ali-pacha Tébelen, les malheurs survenus après sa chute, la destruction de Jannina et de plusieurs autres villes en 1821, et la dispersion d'une grande partie des Epirotes, ne purent ralentir cette noble ardeur. Aujourd'hui il n'est pas de ville, de bourg, de village en Epire, qui n'ait son école publique, entretenue par les habitans, Grecs, Albanais ou Vlaques. Car, nous ne saurions trop le répéter, les Albanais et les Vlaques ne se distinguent des Grecs que par leur idiome. Ils n'ont pas même la conscience de la différence d'origine existant en-

tre eux et ceux-ci; ils se disent Grecs; et, n'ayant pas de lettres alphabétiques, ils n'étudient, n'écrivent, ne parlent même qu'en grec, pour peu qu'ils soient au dessus du commun.

Les Mahométans de l'Epire, à l'exception de ceux qui habitent Jannina et Arta, au nombre de quatre à cinq mille, et qui, comme presque tous les Mahométans des pays grecs, ne parlent que cette langue, sont Albanais de race; très-peu d'entre eux apprennent le turc. Ils parlent l'albanais et le grec, et correspondent en grec. Aussi, presque tous les beys albanais, non seulement de l'Epire, mais encore de l'Albanie supérieure jusqu'à Scodra, ont-ils, au lieu de Kiatibs tures, des secrétaires (*grammaticos*) grecs (a). Le personnel de la chancellerie du fameux Ali-pacha Tébelen n'était composé que d'employés de cette nation, et tout, excepté la correspondance avec la Porte, était rédigé en langue grecque. Nous avons dû faire ces remarques, sur lesquelles nous insistons d'autant plus que, dans les tableaux suivans, nous avons indiqué les trois races, qui pourtant, nous ne saurions trop le répéter, ne forment qu'une seule et même nationalité.

Nous avons puisé à plusieurs sources pour offrir à nos lecteurs des chiffres, aussi consciencieusement exacts que possible, sur la population des divers districts qui forment cette grande province. D'après une correspondance particulière, ouverte dans ce but, cette population serait de 500—550 mille âmes. Des renseignemens statistiques, pris

(a) Nous invoquons le témoignage de M. Ami Boué. Il dit en parlant de l'Albanie, dans son ouvrage très connu sur la Turquie d'Europe, Tom. 2, pag. 21. « Les pachas sont même obligés de faire écrire leurs bouyouzdis en grec, pour qu'ils soient compris des postes de gendarmes. »

sur les lieux, et fournis probablement, en partie au moins, par les autorités turques, à qui les habitans chrétiens n'ont que trop d'intérêt à dissimuler leur véritable nombre, ne la font monter qu'à 300 mille âmes environ. D'après un autre travail, fait également sur les lieux, cette population s'éleverait à 360,000 âmes, sans y comprendre le bourg de Metzovo et quelques villages vlaques du versant occidental du Pinde, dont la population est d'environ 15,000 âmes. Ce dernier chiffre nous paraissait être le plus exact, lorsqu'un de nos amis voulut bien nous confier la copie authentique d'un recensement fait en 1828, par ordre du pacha de Jannina, ainsi que d'autres renseignemens très exacts qu'il continue à recueillir sur cette province. De l'examen attentif de tous ces matériaux, nous avons pu tirer les résultats suivans :

Districts et Arrondissemens.	Bourgs et villages	Population.		
		Chrétiens	Mahométans	Juifs
District de Jannina (ancienne Molosside)				
Ville de Jannina		14000	3000	1000
Arrondissement Malacassi	48	19010		
• Courrenta	91	17330		
• Tzaracovitra	33	6700		
• Zagori (ancienne Talarie)	44	28300		
Bourg de Metzovo sur le Pinde, divisé en Anéliou et Proséliou		6000		
District Paléopogoyani • d'Argyrocastron (pays des Argyrius)	33	22780		
Ville d'Argyrocastron		330	7500	
Arrondissement "	40	13980	1500	
Bourg de Libohovo		170	2350	
Arrondissement "	6	1390	600	
• Gardiki	10	2340	4825	
• Lanjaria	19	3200		
• Zigora et Réza	19	11800	800	
• Tébelen (pays des Atintans)	22		11000	
à reporter	369	149770	31,375	1000

Districts et arrondissemens	Bourgs et villages	Population		
		Chrétiens	Mahométans	Juifs
report	369	149770	31375	1000
District de Delvino avec Chimara (ancienne Chaonie)				
Ville de Delvino		2800	2500	
Arrondissement "	77	26700	2750	
District Tzamourie				
Arrondissement Phliatès (ancienne Cestrine)	44	13900	5000	
• Paramythia (ancienne Thesprotie)	72	30000	3950	
• Margariti	89	12100	11010	
Ville de Parga		1300	630	
• Prévésa (ancienne Cassopie)		4500	600	
District d'Arta (ancienne Ambracie)				
Ville d'Arta		8200	300	300
Plaine d'Arta, Lamari, Souli et Lakes	97	20500		
Arrondissement Radovitri	19	3700		
• Tzoumerka	28	3500		
District de Conitza (ancienne Orestias)				
Ville de Conitza		3600	750	
Arrondissement "	63	26300	2000	
	838	311370	61265	1300

Ce tableau indique suffisamment la division de la population en Chrétiens et en Mahométans. Ces derniers, à l'exception de ceux des villes de Jannina et d'Arta, sont tous, comme nous l'avons dit ci-dessus, de race albanaise.

Quant aux Chrétiens, ils appartiennent en grande partie à la race grecque, et parlent le grec. Les Vlaques habitent les bourgs de Metzovo, Calaritès et Syraço, quatre autres villages de l'arrondissement de Malacassi, ainsi que quatre villages de l'arrondissement de Zagori. Les arrondissemens de Libohovo, Gardiki, Lanjaria, Zigora et Réza, et Tébelen sont habités presque en totalité par des albanais connus sous le nom de Liapidès. Il y a encore, sous la dénomination de Tzamidès, des Albanais mêlés aux Grecs dans le district de Delvino, et dans les arron-

dissemens de Phliatès, de Paramythia et de Margariti. Enfin, à Souli et dans les Lakès, on trouve une population d'Albanais d'environ 3000 âmes.

<i>Population Chrétienne par race.</i>			
	<i>Grecs</i>	<i>Albanais</i>	<i>Vlaques</i>
Ville de Jannina	14000		
Arrondissement Malacassi	11010		8000
» Courrenta	17350		
» Tzaracovitza	6700		
» Zagori	25300		3000
Bourg de Metzovo			6000
Arrond. de Paleopogoyani	22780		
Ville d'Argyrocastron	550		
Arrond. »	13980		
» et bourg de Libohovo		1760	
» de Gardiki		2340	
» » Lunjaria		5200	
» » Zigora et Rëza		11800	
Ville de Delvino	2800		
District d ^o et Chimara	22200	4500	
Arrond. de Phliatès	9500	6400	
» » Paramythia	24000	6000	
» » Margariti	6000	6100	
Ville de Parga	1300		
» » Prévësa	4800		
» » Arta	8200		
Pleine d'Arta, Lamari, Souli et Lakes	17500	3000	
Arrond. de Radovitzi	3700		
» » Tzoumerca	5300		
Ville de Conitza	3600		
Arrond. id.	26300		
	<u>247270</u>	<u>47100</u>	<u>17000</u>

En sorte que la population totale de l'Épire se compose de 311,370 chrétiens
61,265 mahométans, et
1,300 juifs, ensemble
373,935 âmes, dont

Chrétiens	247,270		
Mahométans	3,500	250,770	de race grecque
Chrétiens	47,100		
Mahométans	57,765	104,865	» albanaise
Chrétiens	17,000		» vlaque
Juifs	1,300		
Comme dessus		<u>373,935.</u>	

L'Épire possède comparativement plus de montagnes que de plaines. Aussi ses habitans, quoique bons cultivateurs, sont-ils plutôt industriels et commerçans. On trouve dans toute la Turquie, dans la Grèce libre, et dans les principautés du Danube, une foule d'épirotes de Jannina et de ses environs, et surtout des arrondissemens de Zagori, de Metzovo, de Delvino et de Conitza, exerçant le commerce et plusieurs autres industries. Il y a des négocians épirotes très-riches en Russie en Italie, à Vienne, en Egypte; si d'autres peuvent revendiquer une plus grande perspicacité dans les entreprises commerciales, les commerçans épirotes se distinguent principalement par une probité scrupuleuse, par la simplicité de leurs mœurs, par leur esprit d'économie et surtout par l'attachement qu'ils portent à leur pays natal.

La population de l'Épire est en général une des plus belliqueuses de l'Empire ottoman. En 1821 cette province était occupée par une nombreuse armée turque que la Porte avait envoyée contre Ali-Pacha; néanmoins, un mouvement insurrectionnel eut lieu à Calarités et dans le district d'Arta, mouvement réprimé à la vérité, mais qui est une preuve des sentimens qui animent les chrétiens de l'Épire, et de leur participation à la révolution grecque.

Aussi, malgré l'occupation de leur pays, une foule d'épirotes prirent part à la guerre de l'indépendance, et parmi les héros de l'Épire, nous ne citerons que les noms de Caraiskaki et de Marco-Botzaris. Outre les militaires, bien d'autres encore se distinguèrent dans plusieurs branches. Les Souliotes formèrent le corps d'élite de l'armée grecque pendant toute la durée de la guerre. Il y a peu de faits d'armes où les Épirotes en général n'aient pris une part active, sans excepter la mémorable défense de Missolonghi, dont la garnison était en grande partie composée d'épirotes et surtout de souliotes. L'armée du Roi Othon compte aujourd'hui même dans ses rangs une foule d'officiers de l'Épire très-distingués, et dans le corps enseignant, comme dans le barreau et l'administration de ce royaume, les Épirotes occupent une place importante.

Le but de ce petit travail étant d'offrir à nos lecteurs les notions les plus exactes sur la population de l'Épire, nous croirions dépasser les bornes que nous impose ce recueil, en nous étendant sur les qualités morales et intellectuelles du peuple de cette grande province. Nous avons omis tout nom de personnage vivant, et nous n'avons fait qu'indiquer ce qui, nous l'espérons, va être bientôt traité par une plume plus exercée que la nôtre. Nous voulons parler de la vertu toute particulière aux Épirotes riches de faire de grandes donations de leur vivant, et de léguer leur fortune à des fondations pieuses et surtout à des établissements d'instruction, ainsi que des grands résultats qui en ont été la suite, non seulement en Épire, mais encore ailleurs, et principalement dans le Royaume de la Grèce.

B.

Chronique.

Nous apprenons d'une source presque officielle qu'à Salonique, au quartier dit *Ma chalades*, les Turcs se sont emparés de quarante-cinq jeunes filles grecques, et ont voulu les forcer à embrasser l'Islamisme. C'est par de grands efforts, et sans nulle protection de l'autorité, que le Rev. Evêque de Serres a réussi à sauver seulement deux de ces malheureuses victimes!

— *ΑΝΔΡΙΝΟΡΛΗ*. Mumzi, le brigand audacieux, vient de commettre un nouveau crime. A Sazli-Dèrè, deux heures loin de la ville, il arrêta trois Grecs et trois Juifs, accompagnés d'un garde turc, et cria de loin aux fidèles de s'éloigner. Le Turc se retira, et l'un des Grecs le suivit, espérant ainsi échapper aux malfaiteurs. Les autres furent dépouillés, et Mumzi leur enleva 45 mille piastres. Cependant les brigands ayant reconnu que celui qui s'était sauvé avec le Turc était un giaour, tirèrent sur lui, le blessèrent mortellement, et le dévalisèrent comme ses compagnons. Ce même Mumzi a ensuite dépouillé, à la position dite Sirguli, Const. Dudumani et Ch. D. Sakellariou, deux sujets hellènes.

ΑΤΤΑΛΙΑ. Le 11 septembre le marché d'Alaja est devenu la proie des flammes. Personne n'osait approcher pour combattre l'incendie; une grande quantité de poudres qui y était déposée, contrairement aux règlements de police les plus élémentaires des pays civilisés, remplissait de terreur et écartait toute la population. Mais ce qui mit le comble aux malheurs des habitants, c'est qu'un corps de 2500 soldats qui passait, profita de ce désastre pour se jeter sur la ville et la piller. Les environs sont à la merci des brigands, et toute communication a cessé.

— On écrit de *Bouldourzi*: Le fameux brigand Bouldourzi menaçait, à la tête d'une bande nombreuse de malfaiteurs, la ville de Macri et surtout les établissements des négociants étrangers. Le gouverneur *Mechmet effendi* envoya à sa poursuite des troupes partout où le brigand n'était pas. En attendant celui-ci fondit sur le lieu dit *Séitzirler*, y enleva vingt-mille piastres à quatre négociants, de là il se jeta sur *Carahatz*, y entra en plein midi, pendant la foire, et dépouilla tous les marchands qui y étaient assemblés. Le gouverneur, incapable de le combattre, lui offrit le commandement de sa garde, que Bouldourzi accepta, à condition qu'il n'aurait d'autres soldats que ses propres gens. C'est à ces malfaiteurs que la province est livrée.

A dix lieues de S e n t o u c l i , une bande de brigands turcs a arrêté et pillé trente musulmans et quatre chrétiens. L'un de ces derniers a été mis à mort.

— P H I L I P P O P O L I S . Le contingent de la Haute Epire a passé par cette ville. Pendant deux jours toutes les boutiques étaient fermées, et les habitants frappés de consternation. Avant d'y arriver, ces féroces soldats avaient mis à contribution le village chrétien S é l o p i t z a , éloigné de deux lieues de la ville, et ils ont promené dans toute la province la rapine, la violence et le meurtre. Des soldats réguliers et irréguliers ont aussi livré au pillage V e r r æ (Paléozagora), ville commerçante au nord d'Andrinople, et habitée par des chrétiens. Des brigands musulmans, sûrs de l'impunité, infestent Samacovo, Philippopolis, Silymnon, Andrinople, Aedessus, Varna, Sophia, et sévissent contre les chrétiens. Il y a peu de jours que des négocians grecs ont été dépouillés à l'entrée d'Andrinople et de Philippopolis, en même temps qu'un jeune chrétien était assailli à Silymnos par cinq turcs. Il en tua deux, mais il fut massacré par les autres.

— On écrit de S m y r n e . L'Asie Mineure est livrée à l'anarchie la plus complète. Les rues mêmes de Smyrne sont de véritables coupe-gorges. Dans les provinces les brigands se promènent la tête haute. Le gouvernement, entièrement incapable de protéger ses sujets chrétiens, a l'ineptie, pour ne pas dire la cruauté préméditée, de leur interdire le port d'armes pour leur propre défense, et de ne le permettre qu'aux Turcs, qui, brigands ou soldats de l'autorité, ne s'en servent que pour exercer les plus terribles violences. La semaine dernière ils se saisirent à Trallos d'un Grec, sujet hellénique, nommé Jean, autrefois un des suivants de général Griziotis, aujourd'hui meunier de profession et père de famille. Ils prétendirent avoir reconnu en lui un brigand. L'ayant attaché, ils le traînèrent à Smyrne, en rouant de coups le malheureux qui avait beau dire qu'ils s'étaient trompés, et que d'ailleurs, le tenant lié, il était inutile de le battre. Arrivés près de Smyrne, ils rencontrèrent une patrouille; le meunier, espérant fléchir ces hommes sans cœur, en liant conversation avec eux, leur demanda s'ils avaient célébré le Courban-Bairam (la fête du sacrifice). « Nous avons célébré le Bairam, répondit l'un d'eux; quant en C o u r b a n (sacrifice), nous allons l'avoir tout à l'heure! et il lui plongea son yatagan dans la poitrine. Sa tête fut portée en triomphe au Pacha, et les assassins réclamèrent leur récompense. Cependant une enquête provoquée par le Consul de Grèce, prouva l'innocence de la victime; mais les soldats restèrent impunis.

— La semaine dernière, six brigands turcs sont entrés dans la ville de Phocée, et se sont établis tout armés devant le principal café de la place. Le gouverneur est venu leur demander qui ils étaient et ce qu'ils

voulaient; ils répondirent qu'ils étaient des brigands (1), qu'ils allaient rejoindre l'armée, et qu'ils voulaient de la viande, du pilau et de l'argent. Le gouverneur leur fournit tout ce qu'ils demandaient, frappant les chrétiens seuls d'un impôt pour l'occasion. De là ils se rendirent à la Nouvelle Phocée, qu'ils rançonnèrent avec la même effronterie et avec le même succès. Les Kirserdars, brigands d'une autre espèce, revêtus du titre de gendarmes, survinrent ensuite, et demandèrent au gouverneur la route que les premiers avaient suivie; mais l'ayant apprise, ils préférèrent les imiter plutôt que de les poursuivre, et les chrétiens de la ville furent soumis à une nouvelle contribution.

— A T s e s m é (Crène), les Turcs sous le prétexte qu'ils avaient aperçu des bâtiments helléniques qui venaient pour s'emparer de la ville, ont médité un massacre général des chrétiens pendant la nuit, ils avaient déjà pénétré tout armés dans plusieurs maisons, lorsque le complot fut découvert, et le gouverneur réussit à prévenir le crime.

— A C a p a c o n n i , bourgade de l'Asie Mineure opposée à Mitylène, un Turc ayant voulu pénétrer dans la maison d'un chrétien, avec des desseins coupables contre la femme de celui-ci, fut vigoureusement repoussé, et obligé de fuir. Mais dans la lutte il s'était fait une légère blessure avec son propre yatagan, qu'il avait tiré contre le Grec, il alla aussitôt quérir quelques compagnons, et revint à la charge. Mais ils ne trouvèrent plus le Grec, ni sa femme. Ils entrèrent alors dans un café de l'endroit, s'emparèrent de deux autres Grecs qu'ils y trouvèrent tranquillement assis, les traînèrent jusqu'à une barque, les transportèrent à Mitylène, et les livrèrent au Pacha, comme ayant attenté aux jours du Turc. Le Pacha, récusant, comme tous les tribunaux turcs, le témoignage des Chrétiens, jeta ceux-ci en prison. L'un d'eux était sujet hellène et le consul réclama en sa faveur. Mais le Pacha relâcha son compagnon, et c'est justement le sujet grec qu'il retint, le soumettant aux traitements les plus inhumains, sous prétexte qu'il doit attendre, avant de le rendre à la liberté, des témoins qui devaient venir de l'Asie, et le retour du Grec fugitif. La légation grecque a fait des démarches qui sont restées jusqu'ici sans résultat.

— On écrit de C A N D I E . Au village d' E m p a r o n , province P é d i a s , le jour de la Ste. Vierge, les Turcs, armés de massues et de yatagans, ont en-

(1) Etrangers, qui êtes vous? D'où venez-vous sur la plaine liquide? Avez-vous quelque affaire, ou errez-vous au hasard en brigands, qui se jettent dans les périls, et nuisent aux autres? Homère, Odyss. III.

touré l'église. Au moment où les Grecs en sortaient, deux musulmans, Etam et Chassimaga, se sont soudain écriés: «N'épargnez pas les giaours, frappez les chiens!» Les Turcs se ruèrent alors avec fureur sur les chrétiens désarmés, et en blessèrent un grand nombre. Une jeune fille, voyant son fiancé terrassé, et sur le point d'être percé par un Turc, se jeta devant l'arme de celui-ci, et eut la main emportée. Enfin les Grecs, revenus de leur première surprise, s'opposèrent aux assassins, et réussirent à les mettre en fuite. L'agitation et l'alarme règnent dans toute la province.

Tous ces détails, nous écrit-on de toute part, sont insuffisans pour donner une idée de l'anarchie dans laquelle la Turquie est plongée, et de l'impuissance de son gouvernement pour contenir les malfaiteurs. On se demande avec terreur quelle sera la condition et quels seront les dangers des malheureux chrétiens, lorsque les hordes sauvages que le gouvernement turc a lancées sur ses plus belles provinces, dispersées après une défaite, ou même retournant sur leurs pas par suite de la conclusion de la paix, exerceront leur rage sur les sujets pacifiques, sans que le gouvernement ait le pouvoir de conjurer ce spectre de barbarie et de désordre qu'il a évoqué du fond de l'Asie? Qui défendra alors, non seulement le pays mais aussi le gouvernement turc, contre ses défenseurs? Quelle sera aussi, en cas de paix, la position de ce gouvernement vis-à-vis de ses autres auxiliaires, les milliers de réfugiés politiques qu'il a accueillis, et qui lui aliéneront toujours la confiance de ses voisins?

Mais nous sentons que le tableau que nous traçons de l'état intérieur de la Turquie, pourrait paraître chargé à quelques lecteurs, qui suspecteraient l'impartialité des sources auxquelles nous puisons. Nous avons nos raisons pour nous abstenir de leur donner en ce moment nos autorités, dont l'authenticité ne leur paraîtrait rien moins que suspecte. Mais il nous suffira aujourd'hui de publier un document qui sera la preuve la plus concluante pour tous ceux qui connaissent les sentiments d'honneur et de justice de celui dont il est émané. La province d'Arta n'est pas moins que toutes les autres parties de la Turquie d'Europe en proie au désordre et à l'oppression. Les habitans, victimes des brigands qui s'y promènent en maîtres, sont aussi pressurés, fouettés, emprisonnés par le pacha pour payer des contributions énormes qui dépassent leurs ressources, ou pour livrer les brigands, contre les quels ils auraient dû être défendus par l'autorité. Au village de Podogora, un chef de patrouille turc a suspendu par les pieds à un arbre un chrétien père de famille, et l'a laissé dans cette position pendant une demi-heure, parce que, des dix poules que le malheureux avait été forcé de servir à la table de ces bandits officiels, l'une n'était pas convenablement

apprêtée. — Le prêtre d'un village a été attaché à un arbre, sous prétexte qu'il pourrait éclairer la justice sur les relations d'un brigand avec quelques uns des villageois. — Pour forcer les habitans d'Arta à payer l'impôt extraordinaire destiné aux frais de la guerre, et qui pèse partout sur les chrétiens, le Caïmacam, ou gouverneur, a envoyé ses féroces soldats loger dans les maisons particulières, où il n'y a sorte de vexations et d'injures auxquelles ils n'exposent les habitans. Le généreux M. Saunders, consul d'Angleterre en Epire, et digne représentant des sentimens d'honneur et d'humanité qui sont le caractère distinctif de sa nation, a adressé au Caïmacam, à cette occasion, la lettre qu'on va lire, et provoqué un ordre sévère de Constantinople, qui recommandait à ce fonctionnaire plus de prudence et de douceur, mais qui est resté jusqu'ici sans exécution.

*Lettre adressée au Caïmacam d'Arta, en date du 29 août
(11 Septembre), 1853, par le consul d'Angleterre,
résidant à Prévessa.*

J'ai été vivement étonné d'apprendre qu'abusant de l'autorité qui vous a été confiée pour l'exécution des commandemens impériaux, et pour le maintien de l'ordre et de la tranquillité publiques, vous avez assumé la grave responsabilité de faire loger dans les maisons des habitans d'Arta, chez des veuves et chez des jeunes filles, des Albanais sauvages de la troupe du Dervénaga, gens sans frein, endurcis au crime et qui se font un jeu de la vie des hommes et de l'honneur des femmes.

Loger de pareilles gens chez de paisibles citoyens, c'est réduire ces derniers au désespoir, en livrant le sanctuaire le plus sacré de leurs familles à la discrétion d'une soldatesque barbare; c'est, au mépris de ordres et de la volonté de l'Empereur, une profanation de l'asile privé, réputé inviolable. Votre Excellence ne pourrait s'arrêter un seul instant à l'idée insensée, que les puissances de l'Europe qui ont offert leur médiation dans les affaires qui touchent la Turquie de si près, pourront voir avec indifférence la conduite arbitraire et abusive des fonctionnaires Ottomans vis-à-vis des sujets chrétiens de S. M. le Sultan, mesures tout-à-fait en opposition avec les promesses données à toute l'Europe, et contraires aux ordres du gouvernement turc lui-même.

Je dois en même temps porter à votre connaissance, conformément à mes instructions, que vous êtes considéré comme responsable, non seulement pour tout acte de violence qui serait exercé par votre ordre contre les personnes ou les propriétés des chrétiens, mais encore pour tout

re qu'ils auraient à souffrir par suite des la négligence coupable de votre part, à protéger d'une manière toute particulière cette classe de sujets de S. M. Impériale. Je m'empresse aussi de vous prévenir qu'il est de mon devoir de porter tous ces actes à la connaissance des autorités supérieures, auxquelles je dois faire savoir que je n'ai jamais manqué de vous faire les représentations nécessaires, ce qui ne peut qu'aggraver votre responsabilité.

Signé :

SIDNEY-SMITH SAUNDERS.

— Des Musulmans se sont emparés, le 22 septembre d'un jeune prêtre grec, l'ont entraîné dans une forêt peu éloignée d'Andrinople, menaçant de le tuer s'ils n'obtenaient pas une rançon de 20,000 piastres.

— Le 19 septembre, on a trouvé le cadavre d'un chrétien entre Andrinople et Mustaphapacha.

— Le 20, des Musulmans ont rencontré le curé de Noçiada, village voisin d'Andrinople, en compagnie de quelques paysans; après les avoir dépouillés, ils ont fendu la tête du prêtre d'un coup de yatagan.

Quinzaine politique du Spectateur.

La question d'Orient n'a pas été moins fructueuse dans le domaine de la littérature que dans celui de la politique. Un de ses produits littéraires les plus importants, est sans contredit une brochure publiée à Athènes, quoique écrite dans une autre capitale, et qui porte pour titre: *De l'Orient par un Oriental*. Dans un langage digne, mesuré, et l'on dirait presque officiel, son auteur récapitule les griefs contre la conduite de la Russie dans cette question, griefs formulés dans les notes de Reshid Pacha, de M. Drouin de Lhuys et de Lord Clarendon, et souvent reproduits par une partie des organes de la presse européenne. La discussion sur ce terrain est loin d'être close;

cependant les arguments en sont tellement épuisés, que nous ne croyons ni opportun ni utile d'y revenir, et c'est sur une autre partie de ce travail que nous voulons attirer l'attention. Comme tous ceux qui depuis quelques mois ont traité de la question brûlante qui agite le monde, l'auteur de cette brochure, en propose à son tour une solution, que nous n'hésitons pas à qualifier de noble utopie. Il connaît l'Orient, il a été témoin oculaire des souffrances des chrétiens, il a mis le doigt sur leur plaies saignantes, et ses sentiments d'humanité se sont révoltés. Sa sollicitude même pour le salut de la Turquie s'est arrangée d'un système qui fait le plus grand honneur à son cœur. Il veut que l'Europe étende sur les nations opprimées son égide tutélaire, qu'elle les relève de leur condition d'asservissement, et que surtout elle encourage dans ses efforts le peuple grec, auquel l'avenir de l'Orient paraît réservé. Il professe cette doctrine, que les Turcs, pour être sauvés, doivent admettre les chrétiens à part égale, à la jouissance des droits politiques, et leur accorder, sous leur domination, une émancipation sans réserve. Alors seulement, l'aide qu'ils en pourront attendre sera, elle aussi, sans réserve, et tous, Chrétiens et Musulmans, concourront ensemble à la défense et à la gloire de la patrie commune. Cette renaissance de la Turquie, ce développement sous les auspices des populations chrétiennes qu'elle renferme, sera un obstacle aux efforts du Panslavisme, que la Russie cherche, par tous les moyens, à substituer à l'élément grec, et dont elle déterminerait infailliblement le triomphe, si elle obtenait sur l'église de Constantinople, le droit de protection qu'elle recherche.

Telles sont les idées de l'*Oriental*. Il y a été répondu dans une brochure écrite en grec, et intitulée: *Réplique d'un Grec à un Oriental*. On y observe avec beaucoup de justesse, que l'émancipation des chrétiens sous le sceptre des Turcs, si elle était possible, produirait tout juste l'effet contraire à celui qu'on en attendait; elle favoriserait le développement isolé et individuel de chaque nationalité, ne permettant aucune prise ni aucun moyen d'action aux unes sur les autres, et amènerait graduellement la séparation définitive des Slaves et des Grecs, que les mêmes destins unissaient depuis le temps où les premiers avaient été compris dans l'empire de Byzance. Sous un empire chrétien au contraire, la force d'attraction exercée par le gouvernement central, fondrait bientôt ces races, et leur imprimerait le caractère de la race prédominante.

On ne peut sans doute nier que la solution proposée par l'*Oriental*, ne lui ait été dictée par un noble élan de haute justice; seulement il est à regretter qu'il se soit arrêté en si beau chemin. Quinze millions d'hommes actifs, intelligents et éclairés, ont le droit, non seulement de ne pas subir la loi de six cents mille Osmanlis, de gouverner avec eux, mais aussi d'avoir un gouvernement qui appartienne à la race de la majorité et en professe la religion. L'émancipation des chrétiens n'est donc une mesure qui réponde à la stricte justice, que si elle est complétée et rendue praticable par un changement de dynastie. Sans cette condition indispensable, demander aux Turcs, lorsqu'ils sont en plein exercice de leur autorité, d'admettre les *infidèles* à côté d'eux à titre d'égaux, c'est demander qu'ils deviennent eux-mêmes infidèles à leur propre loi;

vouloir qu'ils appellent aux plus hautes fonctions de l'état des Grecs, qui, vu leur nature heureuse et leur nombre, ne tarderont pas à les absorber en entier, qu'ils leur livrent leur armée de terre et de mer, c'est exiger d'eux d'introduire l'ennemi dans la place, et de se créer des maîtres; c'est leur demander ce qu'ils ne feront pas. Si pour ne pas céder à la Russie un droit, assez vague après tout, ils préfèrent courir les chances d'une guerre formidable, comment espérer qu'ils se soumettraient jamais à ce qu'ils croient fermement être leur propre suicide et leur abdication, s'ils n'y sont contraints par la force des armes. Mais si une fois on a recours à ce moyen extrême, qu'on s'en serve au moins pour obtenir une solution définitive et non pour prolonger une agonie, dont les éventualités échapperaient à toute prévision, et qui pourrait être hérissée de dangers.

La proposition de l'*Oriental* est non seulement impraticable, elle est aussi dangereuse en cela, qu'exposée et soutenue avec un rare talent, et fondée sur les sentiments les plus respectables, elle pourrait captiver beaucoup de ceux qui aiment les expédients et les demi-mesures, et engager de nouveau l'Europe dans une impasse, où elle perdrait un temps précieux pour l'action.

A notre avis, la mesure proposée a déjà fait ses preuves. Le Tanzimat, cette émancipation dérisoire, a cependant porté un coup fatal à la Turquie, en faisant pencher la balance du côté de ses rivaux, les Chrétiens. Vouloir y revenir, et accorder à ces derniers des droits plus étendus, c'est chercher les moyens les plus propres, non pour faire revivre la Turquie, mais pour la faire mourir. Mort pour mort, nous préférons, pour plus d'une raison, le coup de grâce.

Mais qui peut dire si la mort attendra le cours de la nature ? Les choses ont bien marché depuis que ces deux brochures ont été écrites. *L'Iradé* de guerre a été lu dans toutes les mosquées. Les Russes ont été sommés d'évacuer les provinces dans les 15 jours, et Omer-pacha a reçu l'ordre de les attaquer s'ils refusent. Peut-être au moment où nous écrivons, cet ordre est-il déjà mis à exécution; peut-être la Turquie en recueille-t-elle déjà le fruit. De l'autre côté, les ambassadeurs de France et d'Angleterre ont été autorisés à appeler les flottes dans le Bosphore. Cet ordre a précédé la déclaration de la guerre, et, à en croire les journaux plus ou moins bien informés des deux pays, il a été donné par suite de la note du comte Nesselrode, qui explique l'acte de Vienne dans un sens contraire, dit-on, à celui qui lui était attribué par les Puissances qui l'ont rédigé ! Cependant, coïncidence étrange; cette même erreur d'interprétation a été commise aussi par la Turquie, l'autre partie intéressée dans l'affaire. Il faut évidemment que la rédaction n'en soit pas irréprochable. Dans l'état actuel des choses, il ne reste aux Puissances protectrices, pour sauver la Turquie, c'est à-dire pour la replacer à peu près dans la position où elle se trouvait avant la crise, que l'alternative, ou de se battre contre la Russie et ses alliés, et d'allumer ainsi une guerre qui divisera l'Europe en deux camps, ou, si elles voient la Turquie dorénavant peu susceptible d'être sauvée, ou même son salut momentané peu propre à consolider la paix de l'Europe, de s'entendre avec la Russie pour disposer de la manière la plus avantageuse aux intérêts généraux du monde, des pays sur lesquels les Turcs ne peuvent plus dominer.

A.

M. RENIERI.